

Totalités dans le détail

Mille pas dans le jardin font aussi le tour du monde de Michel van Schendel, L'Hexagone, 215 p.

Thierry Bissonnette

Numéro 207, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bissonnette, T. (2006). Totalités dans le détail / *Mille pas dans le jardin font aussi le tour du monde* de Michel van Schendel, L'Hexagone, 215 p. *Spirale*, (207), 44-44.

TOTALITÉS DANS LE DÉTAIL

MILLE PAS DANS LE JARDIN FONT AUSSI LE TOUR DU MONDE de Michel van Schendel
L'Hexagone, 215 p.

AVEC six ouvrages publiés depuis 2002, Michel van Schendel a été particulièrement prolifique dans les dernières années de sa vie. Certains de ses recueils poétiques les mieux maîtrisés (*Quand demeure, Choses nues passage*), au style immédiatement reconnaissable, témoignent d'une remarquable aisance à cumuler les niveaux de lecture. Le lecteur de van Schendel, s'il peut se sentir relativement bienvenu, doit donc mériter son séjour et s'impliquer dans la construction du livre, lequel ne se donne que comme carrefour de sens ou comme moteur d'interprétations.

C'est ainsi qu'à partir de thèmes très simples il faut multiplier les pistes pour bien naviguer à travers *Mille pas dans le jardin font aussi le tour du monde*, dont l'ampleur est en soi un défi lancé au minimalisme d'une bonne partie de notre poésie actuelle. Personnellement, j'ai été tenté d'y percevoir quelque écho à Francis Ponge et à sa poétique de l'« *objeu* », puisque la plupart des vingt-deux sections de cet ultime recueil s'appuient sur un objet-prétexte qu'elles fouillent de concert avec le réseau de langage qui lui est relié. Main, fenêtre, porte, soupirail, oiseau, regard : tout élément devient ici l'instrument d'un jeu à la fois savant et enfantin, où un simple vocable s'avère parfois aussi mystérieux qu'une forêt. Après tout, comme les géomètres modernes ont pu l'observer concernant les fractals, la totalité n'est qu'un détail parmi ses propres détails, soit un détail potentiel ; c'est pourquoi la rencontre du langage poétique et de l'observation nous expose à la réversibilité du général et du particulier, dans un lieu qui peut tour à tour être jardin ou parlement, vacance ou demeure, autoroute ou sentier. Si « *[l]e voyage est l'ennemi du tout, est l'ennemi de tout, car "tout" n'est que l'idée de l'attendu* », il ne reste pas moins que le voyage littéraire comporte un élan vers la totalité, ne serait-ce que pour approfondir et faire fructifier son échec.

Conformément à cela et au très bel intitulé du recueil *Mille pas dans le jardin...*, van Schendel s'adonne ici à une déambulation minutieuse qui ranime la sensation de la totalité, sans pour autant la priver du dynamisme inhérent au multiple. Car comme le dit le poète dans son mot d'ouverture, « *[l]'*unité n'est pas

un fantôme ou une prière, ne s'évanouit pas dans ce qui l'étouffe. L'unité foment l'opposé. Elle est gourmande, elle est un foisonnement, elle mange, elle invente ce qu'elle devient ». Ce qui explique peut-être la rencontre de l'incantation et de la ritournelle dans cette poésie, deux facettes complémentaires de la répétition lexicale qu'on y retrouve.

Prenez, par exemple, le texte « Un toit, selon la gerbe », où la description entraîne naturellement l'évocation, l'objet visible devenant « éventuel » (pour employer le langage de l'essai autobiographique de van Schendel, *Un temps éventuel*), et par là même plus dense, ouvert au versant multiple du mot : « *Toit plat / Toit couvercle / Toit de boîte / Toit sans toit / Somnolence appliquée / Longue d'ennui / Pour les corps à demi nus / Dans les bêtises d'été* ». S'il peut s'agir d'affronter le prosaïsme du monde, il en résulte également une trouée, un élargissement des portes perceptives, tout cela, en général, avec un calme de jardinier. Chaman du potager, van Schendel s'adonne en effet à « *une éducation des yeux / Montant comme un homme / Qui marche lent sur la pente des monts* », évitant de confondre le pouvoir du poème avec l'efficacité des discours politique ou militaire. C'est d'ailleurs par cette magie inachevée — de même que par un humour sous-estimé — qu'il échappe au risque de la grandiloquence, un vœu de simplicité conférant paradoxalement à sa parole un plus grand accès à la complexité vivante.

Dans les jardins d'Hermès

Entre tous les objets tâtés par ces poèmes, la main elle-même — thème de la première partie — est un des plus centraux : « *Il contempla la toile de ses mains, [...] Il contempla la soie de ses mains, / Il vit que la soie était celle du jardin* ». Main qui travaille la terre, main qui écrit, main qui coupe des têtes, main marcheuse, cet appendice à cinq branches permet de faire le tour de l'humain tout en nous gardant à la frontière de la pensée et des sensations, équilibre que le livre maintient plus souvent qu'autrement grâce à une délicate torsion de la syntaxe : « *Une main délivre dessine / Une main borde les mots / Détaille le vent sculpte ce qu'elle donne / Ainsi se*

désigne / Aime laisse porte / L'extrême de ses forces ». Dans ce passage comme dans les parties suivantes (« *Un mur* », « *Une porte* », etc.), on renoue avec l'aspect profondément artisanal de cette poésie, où les verbes désignant les gestes quotidiens de divers métiers construisent l'effort de dire en le redoublant. Il ne s'agit pas d'une vague sympathie prolétaire, mais plutôt d'une réconciliation fantasmée entre l'action et l'idéalisme du verbe — autre facette de l'universel singulier dont ce recueil réitère l'obsession, tout en continuant de s'interdire un chant trop plein.

« *J'aurais bien / Maintes choses à te dire, pourtant je les tais* ». Ces mots d'Hölderlin cités en marge du poème « Un mot » pointent sans doute la réserve poétique qui fait de ces *Mille pas dans le jardin...* une errance, un territoire de suggestion. Car dans cet industriel domaine, c'est toujours Hermès qu'on célèbre, divinité du message mais aussi de la résistance à une communication trop transparente. De la part d'un jeune poète, un tel soin des détours suffirait probablement à le couper d'un lecteur facilement effrayé, pour qui l'effort de lecture semble devenu un tabou. En ces temps où même la littérature devrait être l'objet d'une consultation aussi rapide que celle des codes numériques par les lasers, il est pourtant essentiel de s'inspirer d'une composition aussi complexe que ce jardin à l'anglaise, où l'érudit et l'enfant s'allient pour tresser les lierres du sens à la façon d'un fou tissu d'ADN : « *Les mots sont des énigmes / Les vigies du matin / Les mots sont ce qui pousse / Les mots sont une lampe / Allumant un silence // Par sentiers de traverse / Par l'ombre et la lumière / Par la cendre et le temps / Les mots sont ce qui dit / La distance et l'éveil* ».

Alors qu'un certain nombre de publications posthumes sont déjà annoncées, on doit reconnaître la nécessité de relire van Schendel pour mieux évaluer son apport exact à la poésie québécoise, et cela sans paresse ni complaisance. Chose certaine, si ses recueils ne sont pas tous d'une égale vitalité ni d'un même intérêt, la dernière trilogie publiée à l'Hexagone constitue un foyer aussi surprenant qu'incontournable.

Thierry Bissonnette